

Society

QUINZOMADAIRE LIBRE ET INDÉPENDANT

17-21
Mai

2023

NS | Nuits®
20 | sonores

Rondes de nuits

OURS

SOCIETY, édité par SO PRESS,
S.A.S au capital de 1 063 204 euros.
RCS n° 445391196.
15 rue du Ruisseau 75018 Paris
Tél. 01 43 22 86 96 (préférez l'e-mail)
E-mail: prénom.nom@society-magazine.fr

RÉDACTION CONCEPTION

Rédacteur en chef Jean-Vic Chapus
Directeur artistique Cyrille Fourmy
Rédaction Barnabé Binctin,
Jean-Vic Chapus, Simon Clair
Secrétaire de rédaction Héliane Pillon
Photographes Chloé Triaire, Juliette Valéro

Couverture: Juliette Valéro à Nuits sonores 2022

Merci à Guillaume Duchêne, l'équipe d'Arty Farty,
et l'organisation du festival Nuits sonores de Lyon

en collaboration avec la métropole de Lyon

ADMINISTRATION

Président et directeur de la publication Franck Annese
Directeur général Éric Kambauer
Directeur du développement Brieux Férot
Directeur administratif et financier Baptiste Lambert
Comptable Teddy Miatti, assisté de Grace Opango

PUBLICITÉ

H3 média
15 rue du Ruisseau 75018 Paris
Tél. 01 43 35 82 65
E-mail: prénom.nom@sopress.net
Directeur Guillaume Pontoire
Directeur de publicité Jean-Marie Blanc
Cheffe de publicité Christelle Semiglia
Cheffes de projet Olivia Boulois, Angie Duchesne

ABONNEMENT

abonnement.society-magazine.fr
Responsables abonnement
Vincent Ruellan et Louise Besse

ISSN: 2426-5780
Commission paritaire n°CPPAP: 0420 D 92677
Imprimé par Léonce Deprez ; Distribution MLP
Copyright SOCIETY.

- 4. Eloi
- 6. Carte blanche à Juliette Valéro
- 8. Lyon: reportage décontracté à la friche
- 10. 20 ans de Nuits sonores
- 18. Adrian Sherwood

ELOI ET LE DÉSORDRE

PORTRAIT Il y a ceux qui diront qu'Eloïse Léau, connue dans les milieux de la pop souterraine sous le diminutif Eloi, est la plus prometteuse incarnation d'une école **pop française** incapable de choisir entre mélodies synthétiques, malaise hip-hop et montées techno. Cette jeune Parisienne aux faux airs de Zendaya de derrière le périphérique a surtout su saisir quelque chose de sa génération: comment transformer un malaise en libération.

PAR JEAN-VIC CHAPUS / PHOTO: APOLLINE BAILLET

Sous un Stetson de farces et attrapes, Eloi vit sa meilleure vie en *livestream* sur sa page Instagram. Le contour des yeux dégoulinant de maquillage noir, elle agite son épaisse chevelure bouclée. Tire des bouffées sur sa cigarette électronique. Se saisit d'un micro et lance des appels à accélérer la cadence. Les teufeurs rayonnent. Face aux tables de mix qui clignotent, elle fait corps avec sa bande. Un trio parfaitement assorti, né au début des années 2000. Il y a celle qui a opté pour la coiffure punk gothique. Celui qui porte une chapka et a tracé sur son visage des arabesques façon Kumadori, le maquillage traditionnel des comédiens japonais. L'endroit? Le mini-club de la Station - Gare des Mines, ancien dépôt de la SNCF situé porte d'Aubervilliers, devenu l'épicentre des esthétiques alternatives. L'occasion? Une soirée de soutien à la webradio LYL, implantée à Paris, Marseille, Bruxelles et Lyon. Cela vaut bien un *DJ set* à l'arrache de drum and bass furieuse, en trio avec sa guitariste, Mia, et l'ingénieur du son, Sami, sous le blase tout à fait parlant *Who let the dogs bark* (Qui a laissé les chiens aboyer). Les trois acolytes se sont croisés aux Beaux-Arts et dans les squats de Montreuil, quand Eloi se présentait, encore timide, avec pour seul bagage des chansons cold wave, un charisme de Zendaya de derrière le périphérique et une bande-son enregistrée sur Logic Pro. Dans une scénographie mélangeant lumière rouge sang, béton et techno heurtée, le tableau humain ressemble à un épisode de la série américaine *Euphoria*, mais dont on aurait laissé l'écriture au Nicolas Mathieu de *Leurs enfants après eux*. Quand le premier album sortira, dans le courant du mois de juin, et que les concerts s'enchaîneront, elle pourra compter sur eux. Et même répondre à trois voix lorsque certains tenteront d'établir un parallèle entre les émotions à vif des textes écrits et interprétés par Eloi (*Mauvais Sang*, *Divorce*, *Soleil Mort*) et cette génération Covid synthétisée

par un "c'est dur d'avoir 20 ans en 2020". Toujours utile quand on a prévu de mener chacun de ses projets en totale indépendance. La bouche d'Eloi forme un sourire: "De temps en temps, c'est vraiment beau quand ça redevient intense!"

Tout sur moi, en permanence

Ce n'est pas que l'ancienne étudiante -aux Arts décoratifs, puis aux Beaux-Arts- Eloïse Léau se sente à sa place au milieu du chaos. Seulement, l'hypersensibilité a toujours fait partie du paysage. Bien avant que certains commencent à voir en elle celle qui pourrait écrire la suite de cette fameuse histoire de jeunes gens modernes brûlant leur malaise existentiel sur un bûcher de new wave et de beats. "L'artiste qui m'inspire le plus en matière d'indépendance et de liberté, c'est Rebeka Warrior, propose Eloi. Elle ne reste pas assignée à une place, elle bouge sans arrêt. C'est ce que je veux faire. Produire, écrire et interpréter, faire des mixes, peut-être de la programmation, un jour, ou avoir un label, qui sait, proposer de la musique pour l'image ou pour la mode. Dans la musique, on va te faire croire que les choses sont impossibles, que l'argent n'existe pas, etc. Surtout à des gens assez jeunes d'ailleurs. C'est une manière de laisser penser que tout a déjà été écrit, qu'il ne nous reste plus que des os à ronger. Mais il faut se positionner, avoir la bonne information et te mettre à la même hauteur que ceux qui font tourner ce business pour faire les choses à ta manière. Mes parents me filent aussi pas mal de conseils pour ne pas me laisser aller à trop déléguer à n'importe qui."

Son histoire commence dans un paysage en apparence protégé puisque la famille vit au sud de Paris, à Montrouge, une enclave du département des Hauts-de-Seine où toutes

"L'artiste qui m'inspire le plus en matière d'indépendance et de liberté, c'est Rebeka Warrior. Elle ne reste pas assignée à une place"

ELOI

les sociologies se mélangent. "Un environnement que je continue à considérer comme l'eldorado", précise Eloi. Les parents sont artistes. Origines italiennes pour la mère et sénégalaises pour le père. La première a créé sa structure de production dans le cinéma en toute indépendance. Le second est auteur, compositeur et guitariste de formation. Par le passé, il a produit des disques pour certains noms de la chanson française (Marie Laforet, George Moustaki), mais également composé le générique de l'émission *Le Millionnaire*, rituel dominical des années 1990 pendant lequel l'animateur Philippe Risoli devait accompagner des candidats, en nage, vers une impressionnante roue et donner le tempo "le million! Le million!", en gardant son flegme. La grand-mère, ancienne professeure de musique en collège, préconise les cours de piano au conservatoire pour Eloi. "Ça reste un instrument assez spécial, puisque tout ce que tu joues se transforme en un truc émotionnel bien à vif: tes histoires d'amour sont plus dramatiques ou plus romantiques au piano. C'est vraiment le médium parfait pour les hypersensibles." C'est surtout une manière de se donner un semblant d'oxygène quand le paysage familial implose. Les parents s'engueulent. Le grand frère (le DJ et musicien Le Kaiju) "fait de la merde en permanence", dixit Eloi. Elle a entre 12 et 13 ans. De cette période sur les nerfs, elle tire une analyse: "Je prenais tout sur moi, en permanence. Au quotidien, je suis la petite fille gentille qui vit plus ou moins dans un pays merveilleux. Je n'arrête pas de prétendre que tout peut se résoudre comme dans un conte de fées. Je veux que tout le monde aille bien autour de moi. Résultat: à force d'être ce genre d'enfant qui ne se plaint jamais, personne ne m'écoute quand mon mal-être remonte à la surface." La voilà qui bascule à son tour. D'abord, c'est l'inscription, contrainte, dans un collège de Sceaux pour suivre le frangin et le malaise existentiel qui en résulte, puisqu'elle devient le souffre-douleur de ses camarades. L'incandescence est en marche. Un passage en

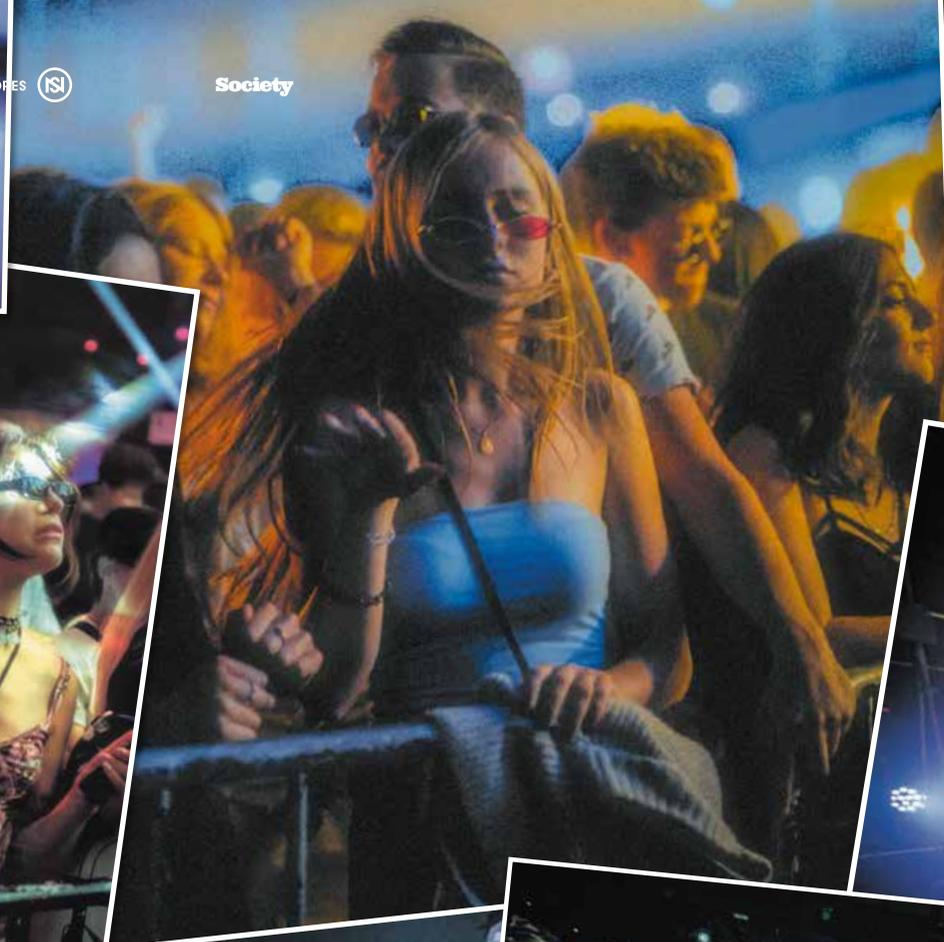


Jeudi 18 mai
La Sucrière
(le sucre)
de 18h40 à 19h40

pension du côté de Saint-Malo suivi d'un renvoi. Un autre dans un établissement du côté de Compiègne qui la terrorise. Elle se réfugie, en cachette, chez sa mère sans que cette dernière n'en sache rien. "Le jour où elle me découvre planquée dans ma chambre avec de la bouffe prise dans le frigo, en douce, elle pige qu'il y a un gros souci." Le retour à Paris, dans le quartier plus tranquille du VI^e arrondissement, signera l'apaisement. Entre-temps, Eloïse a pris "l'habitude de certaines addictions", mais aussi des skateparks. Bascule d'une épiphanie électro punk sur fond de Crystal Castles à la trap morose et réaliste des collectifs U.S. et d'Odezenne. Sans perdre de vue sa grande passion d'adolescence qu'est le rock décafé et la new wave. Dans les boîtes de nuit de la rive gauche, elle

entre en falsifiant sa carte d'identité. Met le cap vers ces endroits prometteurs de l'Est parisien (celles de La Station et du Péripate) où se retrouve une partie de la jeunesse utopiste, énervée, fluide et ouverte à plein d'expérimentations amoureuses, politiques et artistiques à vivre vite et fort. Elle forme Criskat Palace avec son meilleur ami, Laska. Les chansons ont un goût de chewing-gum parfum romantisme noir et ultramoderne solitude. Avec deux EP intitulés *Acedia* et *Pyrale* tout se confirme. Mieux, Eloi sait synthétiser ce mauvais sang qu'est l'adolescence en une cold wave moderne: "Merde! Quel bordel. Si ça continue, je vais finir internée. Ils disent tous que je suis dissipée. Ils me crient dessus au lieu de me dire 'je t'aime'..." Est-ce important de savoir si cette musique a plus à voir avec des héros underground tel *Ventre De Biche*, la cold wave de *Taxi Girl*, ces images de poubelles qui brûlent en pleine rue ou les pages d'un roman écrit par Nicolas Mathieu? Avec l'amour moderne, le nihilisme, un début d'orage, puis un arc-en-ciel? De temps en temps, c'est beau quand tout redevient intense. ● TOUTS

PROPOS RECUEILLIS PAR JVC



Exposition
20 ans sans dormir,
du 26 avril
au 21 mai 2023

20 ANS SANS DORMIR

CARTE BLANCHE À JULIETTE VALÉRO

Quand la nuit tombe et que les interzones s'allument, une génération sait comment tout réinventer sur un dancefloor: du sentiment d'euphorie, à la mélancolie. De quelles couleurs sont les Nuits sonores? La réponse reste impressionniste. Comme ces images de la photographe lyonnaise Juliette Valéro, exposée cette année pendant le festival. Les tableaux du monde d'après s'apprécient mieux sans dormir.



On n'est pas bien là?

À la friche...

REPORTAGE En 20 ans de Nuits sonores, la musique a changé le rapport à l'ex "belle endormie". Et si celles et ceux ayant connu, tour à tour, un **Lyon** pas très permissif, une ville "élégante et punk", puis la modernité parfaite d'un mariage entre tissu urbain et techno, ne sauraient dire laquelle de la capitale des Gaules ou de la musique électronique a pris l'autre par la main, tous ont vu passer un souffle.

PAR BARNABÉ BINCTIN ET JEAN-VIC CHAPUS, À LYON / PHOTOS: CHLOÉ TRIAIRE POUR SOCIETY ET ARCHIVES NUITS SONORES

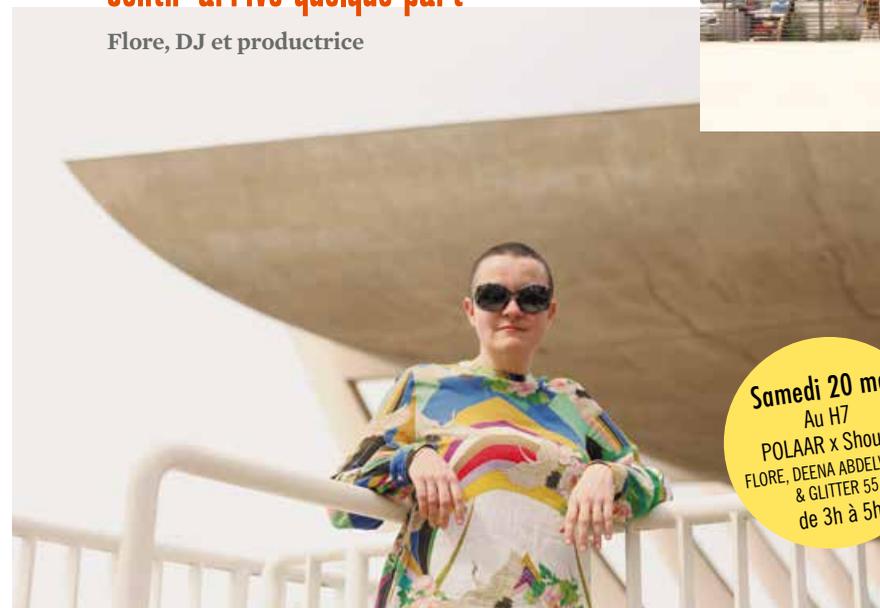
Fourvière, Croix-Rousse, l'Hôtel-Dieu. Depuis l'estrade, Lyon se laisse admirer sous ses plus beaux atours. Quelques badauds sirotent lentement des eaux gazeuses coupées aux sirops. À travers la sono, c'est une mélodie tout à fait raffinée du groupe londonien The Kinks qui s'échappe. Elle appelle à célébrer les miracles des "sunny afternoons", sur un ton rieur. Et lorsque le soleil

décide, en effet, d'y adjoindre ses forces, parant le décor de toute la flamboyance d'un crépuscule de printemps, alors, la piscine du Rhône, qui surplombe la rive gauche du fleuve, offre certainement l'un des meilleurs spots de la ville. C'est en tout cas ce que Flore s'est dit, ce mercredi 28 mai 2003. Pourtant, la DJ, productrice et patronne du label Polaar, n'a pas vraiment pu profiter du spectacle. Pour cause: elle en faisait

partie. Derrière sa table de mixage, dos à la ville, elle assiste à une autre forme d'illumination, devant ces dizaines de corps qui se déhanchent, extatiques: "Ça dansait très très fort, j'ai foutu un bon gros bordel avec ce set, on m'en a souvent reparlé. Il y avait quelque chose d'incongru, mais aussi de profondément joyeux à pouvoir profiter d'un tel lieu pour jouer de l'électro. Et puis je ne sais pas, tu sentais que des gens qui ne sortaient

"Savoir que les lieux ont plusieurs vies ça me paraît pertinent. Surtout, ça permet de ne pas se sentir arrivé quelque part"

Flore, DJ et productrice



Samedi 20 mai
Au H7
POLAAR x Shouka
FLORE, DEENA ABDELWAHED
& GLITTER 55
de 3h à 5h

pas trop avaient envie d'en être pour comprendre l'électro."

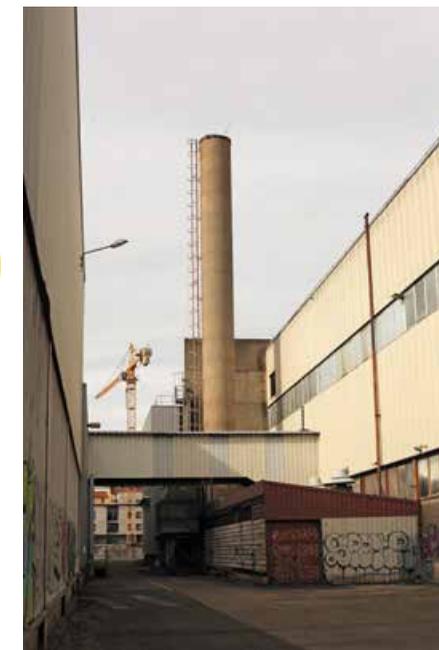
Punk et élégant

C'est peu dire qu'à l'époque, le genre n'y a pas vraiment droit de cité. Au tournant des années 2000, Lyon assume sa réputation bourgeoise et catholique, conservatrice et, pour dire vrai, assez fière de l'être. Raymond Barre, l'ancien Premier ministre giscardien, devenu maire en 1995, a modelé la ville à son image, austère et sévère. La techno? Disons que l'homme qui tenait à son image de "meilleur économiste de France" n'a jamais été pris le nez dans la fiole à poppers. Son règne s'illustre par la répression à l'égard de toutes ces musiques "déviantes", à l'image de l'interdiction de la soirée Polaris prévue le 24 février 1996 à la Halle Tony-Garnier et censée réunir Carl Cox,

DJ Hell et The Prodigy. Au lendemain de l'annulation, une manifestation est improvisée place Bellecour, qui accouchera de la création de l'association Technopol, puis, à sa suite, de la Techno Parade. Mais en attendant, les nuits se font donc calmes, très calmes, à Lyon, qui défend jalousement son blase de "belle endormie". "Et même tout à fait endormie!", rembobine Jean-Yves Sécheresse, l'une des mémoires socialistes de Lyon, et compagnon de route de Gérard Collomb, élu à la tête de la ville en 2001. Il faut voir l'ambiance, quand on prend la ville: il n'y avait rien, même pas la Fête de la musique!" Assis à une table du Heat, Vincent Carry, directeur général d'Arty Farty et théoricien du renouveau lyonnais par Nuits sonores, rejoue sa jeunesse: "Moi, j'ai grandi en entendant dire que Lyon était une ville de bouchons:

ceux dans lesquels on ripaille et ceux dans lesquels on stationne, au niveau du tunnel de Fourvière. On voulait montrer que cela pouvait aussi être autre chose que ce cliché un peu grotesque. À titre personnel, je vois beaucoup de mes amis quitter Lyon, à l'époque. Moi je reste, mais pas de façon radicale, pas avec cette fierté d'être le dernier à éteindre la lumière en partant."

C'était sans compter la bascule politique. Dans son sillage, l'ouverture de nouveaux horizons. "Le début du mandat est effervescent, il y a un vrai bouillonnement culturel, rejoue



“Ça a toujours été punk et élégant, Lyon. À égalité”

Vitalic, musicien

François Pirola, la plume des discours du nouveau maire. *Gérard Collomb a eu l'intelligence de comprendre les aspirations des nouvelles générations et de leur faire de la place.* Car si la scène électro n'a jusqu'alors pas beaucoup de moyens ni de lieux pour s'exprimer, elle n'en est pas moins dynamique. Des DJ tels Milosh, Oxia ou Tonio se chargent d'éduquer le public lyonnais à ces nouveaux sons, quitte à risquer de finir au poste. À cette période, Flore a 24 ans. Elle a vécu son satori techno lors d'une double affiche au Transbordeur, réunissant Björk et son chéri de l'époque, Goldie, intense DJ jungle né dans les mauvais quartiers de Wolverhampton en Angleterre. Cela fait déjà cinq ans qu'elle raccorde au fer à souder les cassures rythmiques de la drum and bass en écumant tout ce que la ville et sa banlieue comptent de “discothèques improbables”. En chemin, la Lyonnaise a le temps d'observer ces petits collectifs éparpillés entre le quartier des Pentès, Fourvière et Bellecour, tous avides de partager leur travail. “Une scène confidentielle, certes, mais particulièrement expérimentale et créative”, résume celle qui est depuis devenue la première Française certifiée Ableton. Parfois, elle passe une tête chez Experience, disquaire électro tenu par son frère et sis à un salon de tatouage. Sur place, des teufeurs légèrement fatigués, quelques DJ hip-hop. Elle remplit ses poches de flyers colorés, colle son oreille à la radio Couleur 3. Quelques virées à Villeurbanne ou dans les bars sur les pentes de la Croix-Rousse comme Le Monde à l'envers où se produit parfois le précurseur Manu le Malin. À travers les mots de Pascal Arbez-Nicolas, mieux connu sous les alias Vitalic et Dima, et Lyonnais de

cœur depuis ses études, cette sensation d'underground se nourrit d'un contraste: “Pour moi, ça a toujours été punk et élégant, Lyon. À égalité.”

Une véritable verrue

Quand ce tout nouveau festival intitulé Nuits sonores propose à des musiciens locaux d'assurer l'ouverture, au tout premier soir de la toute première édition, Flore n'hésite pas bien longtemps. Côté pile: “L'occasion de ‘dé-ghettoïser’ les musiques électroniques.” Côté face: le mix aura lieu en après-midi et dans un lieu inattendu –cette piscine extérieure, en plein cœur de la ville, construite en vue de la candidature infructueuse aux Jeux olympiques de 1968. Surmonté de deux immenses “tours de contrôle” comme sorties d'une *Rencontre du troisième type* au pays du saucisson brioché, l'endroit reste spectaculaire. “Pour une fois, les autorités étaient prêtes à assumer les nuisances sonores que cela pouvait engendrer, pose la musicienne, les yeux plongés sur un rondin de bois flottant sur le Rhône. C'est très puissant comme message. Parce que le discours que j'entends à l'époque, c'est souvent: ‘La techno, c'est la vie cachée. Les gens ne nous regardent pas, mais c'est très bien puisqu'on peut faire les conneries qu'on veut.’ Un festival, ça peut aussi être un objet politique et ça n'a rien de dérangeant.” Pierre-Olivier Leclercq, disquaire à la tête de Sofa Records, installé au pied des pentes de la Croix-Rousse, était également de la partie, ce jour-là. Chez lui aussi, le souvenir de l'émotion ressentie reste intact: “Pendant des années, la piscine était considérée par les Lyonnais comme une véritable verrue, qui jurait avec l'architecture haussmannienne sur les berges. Et là, d'un coup, on réalisait que c'était un spot magnifique. Avec le soleil qui se couchait, j'avais l'impression d'être à New York. Un moment incroyable, on se sentait enfin dans le game.”

L'épiphanie acte la naissance des Nuits sonores en grande pompe. “D'un coup, on te redonne les clefs de ta propre ville,

articule Vitalic *Quand tu appartiens à la scène électronique, tu as l'habitude d'être perçu comme celui qui fait trop de bruit ou qu'on soupçonne d'être trop marginal. Là, tu pouvais passer des journées à écouter cette musique à n'importe quelle heure, n'importe où. D'un coup l'électro n'est plus uniquement cantonnée aux clubs, à la nuit, à la périphérie. Quand tu entends des DJs comme Erol Alkan –un de mes grands souvenirs à titre personnel– en après-midi, à la piscine du Rhône, forcément, ça te fait voir les choses différemment.*”

Tels sont donc les ingrédients qui font très vite monter la mayonnaise des Nuits sonores: un mix en forme d'histoire, une boucle mélodique fusionnant avec le paysage urbain, un beat idéalement calé sur l'époque, une mentalité de pionnier. Aux premières heures du festival, l'Allemande Ellen Allien articule sa techno minimale. Avec elle, la sensation selon laquelle le Berlin du début 2000 –écoquartiers, marginaux, club culture dans des cathédrales industrielles en béton– propose un espace de modernité et de tolérance à l'Europe. Des focus sur des villes à forte valeur musicale ajoutée, telles New York, Manchester (ESG, James Murphy, New Order, Tony Wilson, patron du club mythique La Hacienda) et Barcelone, ancrent la programmation dans une démarche mondiale. La féminisation prend l'ascendant: Jennifer Cardini, Helena Hauff, Chloé, Peggy Gou... Désir d'inclusivité. Un coup, c'est au label Kill The DJ, implanté dans le club parisien LGBT Le Pulp, de prendre en charge un après-midi. L'autre, c'est à la musicienne de Chicago, et icône fashion, Honey Dijon de réinventer la notion de *safe spaces*. Et puis, tout se métisse. Quand l'électro s'accouple avec les danses du continent africain et les sonorités orientales, de nouvelles identités apparaissent.

Dans la ville où Jean-François Bizot –manitou du magazine *Actuel* et théoricien de la sono mondiale– a été enterré, cela fait sens. Mais jamais



Laurent Garnier, en 2005



Le Sucre

autant que quand les clefs de la fête sont confiées au “parrain”, Laurent Garnier. La fraternité entre le festival et le DJ démarre en 2005, au rythme d'un *closing* du samedi soir, aux Salins du midi, cet immense entrepôt posé sur les quais de Saône, au sud de la ville. Alors que le “non” est en passe de l'emporter au référendum européen, et que le lancement de la plateforme YouTube amorce un mouvement de repli sur soi, l'homme s'installe derrière les platines pour faire triompher le sens du collectif. Techno coupée au jazz, boucles psychédélices, embardées du côté d'une esthétique industrielle. Saisis par les jeux de lumière, les corps et les visages en mouvement ne font plus qu'un. Deuxième épiphanie pour Pierre-Olivier: “j'étais sur le cul, franchement. Je me suis dit: ‘Ah OK, ça peut donc être ça l'électro, un mec qui t'emmène avec l'énergie du rock?!’”

“Je me suis dit: ‘Ah OK, donc ça peut être ça l'électro, un mec qui t'emmène avec l'énergie du rock’”

Pierre-Olivier Leclercq, disquaire à Sofa Records

Pas qu'un festival de musique

La fameuse *closing* de 2005 pendant laquelle le patron Laurent Garnier, a donné un sens au manifeste *Last night a DJ saved my life*, Laurent Graber s'en souvient également. D'ailleurs, quand il en parle, les mots saisissent une expérience à la limite du mystique: *"Un moment de communion assez ouf, il s'est passé un truc ce soir-là."* Le champagne payé par les organisateurs à la fin du set de l'auteur de *Crispy Bacon* à 9h, a peut-être aidé, certes, mais l'architecte garde surtout en tête la vision exaltée du soleil se levant alors sur les trois silos de La Sucrière. Selon lui le secret de l'alchimie se jouerait précisément là, *"dans l'attention portée au choix des lieux, à leur esthétique et à leur histoire. Les Nuits sonores ont toujours cherché à tisser des relations particulières avec le patrimoine urbain, en faisant cohabiter l'exigence de leur programmation musicale et de l'acoustique avec une vraie réflexion sur l'espace qui l'accueille"*. L'homme est bien placé pour en parler, puisqu'il est justement au cœur de ce dispositif:

son cabinet Looking for Architecture, monté avec son associé Antoine Trollat, prend part à la création de la scénographie du festival, depuis ses tout débuts. La signalétique, la gestion des files d'attente et tout ce qui participe au confort et à *"l'expérience sensible des festivaliers"* procèdent ainsi du remue-méninge de ces architectes. Surtout, ce fan de musiques électroniques, auxquelles il a consacré son diplôme de fin d'études en architecture, compte parmi les principaux explorateurs des Nuits sonores, ceux-là mêmes qui sont chargés de dénicher la perle rare, l'endroit idéal où installer le festival l'année suivante. *"On a passé toute la ville au peigne fin, il n'y a pas une friche ou un bâtiment historique que l'on n'ait pas exploré!"* Ce jeudi matin d'avril, dans ses bureaux près de la gare Part-Dieu, Laurent récite de tête tous les grands sites associés à chaque millésime, quadrillant la ville sur son écran Google Maps. Comme si l'histoire des Nuits sonores se racontait en décalcomanie de la géographie lyonnaise. C'est que *"les Nuits sonores ne sont pas qu'un festival de musique, c'est aussi un festival urbain"*, explique-t-il. Vincent Carry résume ainsi l'intention de départ: *"ouvrir des lieux du patrimoine tout en les détournant de leur usage pour mieux*

"Il faut passer à une nouvelle étape de l'urbanisme transitoire, à l'heure où les sites disponibles se font de plus en plus rares"

Michel Lussault, urbaniste



les faire redécouvrir aux habitants ». Après la piscine du Rhône, ou l'ancienne usine à sucre, il y aura par exemple la patinoire, recouverte pour l'occasion d'une moquette qui n'aura pas empêché quelques glissades pour les intrépides danseurs. Ou bien encore une usine désaffectée d'emballage de sel, une autre de fabrique d'ampoules, l'ancien couvent des Subsistances, le théâtre des Cordeliers, le Marché gare –l'équivalent du "Rungis" lyonnais–, etc. Pas pour rien, d'ailleurs, qu'avant de s'intituler Nuits sonores, le festival s'est d'abord envisagé sous le nom de Nuits mobiles. Objectif: faire coup double et déconstruire les préjugés sur Lyon en même temps que ceux sur l'électro. Pour cela, Vincent Carry, qui a été tour à tour programmateuse à 17 ans d'un petit club implanté dans le vieux Lyon, disquaire, agent d'artistes et journaliste, dit s'être inspiré des expériences du festival Sonar à Barcelone, mais également des Transmusicales de Rennes. Chemin faisant, il invente le concept de *"festival de deuxième génération"*. Comprendre: un événement qui bouscule les codes traditionnels du genre, habitué aux grandes scènes posées chaque année au même endroit fixe, loin des métropoles, avec les mêmes tentes et la même petite communauté éphémère, le temps de quelques jours. Rien de tout ça avec les Nuits sonores,

DENIS CHAUSSENDE (X2)

CHLOÉ TRIAIRE POUR SOCIETY



Le Heat, quartier Confluence

qui prend le contre-pied: l'événement s'ancre en plein cœur du tissu urbain, mais y défend son nomadisme, alternant les sites tout au long du week-end de l'Ascension. La date ne doit rien au hasard non plus: au moment où l'exode bourgeois déserte la ville, l'occasion est trop belle pour ne pas se réapproprier l'espace public et faire de l'électro *"un remède contre l'ennui"*. Le festival voit sa fréquentation augmenter sans discontinuer au cours des premières éditions, et exporte vite sa notoriété hors Rhône-Alpes. Entre 2003 et 2005, la proportion de non-Lyonnais passe de 15 à 31%. Toujours flegmatique, Vincent Carry dit avoir entendu de centaines de fois la phrase: *"Ah mais c'est chouette Lyon, en fait, je n'en avais pas du tout cette image-là!"*

Au-delà des voûtes

Aujourd'hui, le géographe Michel Lussault, directeur de l'École urbaine de Lyon, parle de l'expérience

Nuits sonores comme d'*"une utopie concrète, une des aventures culturelles et urbaines les plus intéressantes de ces dernières années, en France et même en Europe"*. Explications: *"À un moment où Lyon se transformait beaucoup, au milieu des années 2000, les Nuits sonores ont eu une influence considérable sur la culture urbaine et sur une certaine façon de concevoir l'aménagement de la ville –en réaccordant de la valeur aux enjeux de sociabilité, de créativité, de festivité. Personne ne peut nier l'impact que le festival a eu dans certains quartiers."* À commencer par celui de Confluence, à l'extrémité sud de la presqu'île, là où Rhône et Saône unissent enfin leur cours –un mariage qui acte historiquement la frontière méridionale de la ville. Là aussi où Arty Farty a installé son siège, à l'Hôtel 71, un tiers-lieu accolé à l'ancienne Halle Girard, un immense bâtiment du XIX^e siècle aujourd'hui réhabilité en *food court* de dernière génération. Et situé, symboliquement,

à quelques encablures de la fameuse Sucrière, sur le toit duquel l'association a depuis inauguré son propre club, le Sucre, qui fêtera le 26 juin prochain ses dix ans d'existence. Difficile aujourd'hui d'imaginer qu'à l'aube des années 2000, ce même quartier n'était encore qu'un immense terrain vague, abandonné aux chiens errants et aux vestiges de son passé industriel –les docks, les abattoirs, et ces étranges rails plongeant directement dans le fleuve. Un no man's land dans lequel personne ne foutait les pieds, excepté les péripatéticiennes et les familles des détenus de la prison située derrière la gare Perrache. À l'époque, *"comme le disait la formule consacrée"*, rapporte Laurent Graber, *personne ne s'aventurait 'au-delà des voûtes'*, ces tunnels qui assurent le passage sous la gare surélevée de Perrache, qui faisait ainsi office de rempart dans la cartographie mentale des Lyonnais. Sacré pari, donc, que d'emmener les festivaliers s'enjailler



Marché Gare Lyon, 2010

du côté de la Sucrière, ou du Marché gare. Mais parfois les choses débordent. Le 12 mai 2010, Vitalic joue en ouverture des Nuits sonores au Marché gare et l'événement est gratuit. Pour le coup, 12 000 personnes ont fait le déplacement autour de 23h. *“Tout le monde était un peu sur les dents. Je crois même que Vincent Carry a flipé, rembobine le musicien. Une grosse cohue. Ce live, c'était un chaudron. Tu sentais une tension et même une envie d'en découdre. Des gamins grimpaient sur les poteaux du lieu tellement ils étaient chauds. Forcément, après ce genre de situation,*

tu te dis qu'il est temps de reconfigurer l'expérience techno.”

Provisoirement permanent

Les marges, musicales autant qu'urbaines, nouvelle centralité de la vie lyonnaise? Dans le courant des années 2000, la métamorphose est palpable: Lyon n'est plus seulement la ville de Bocuse et des Lumières, c'est aussi celle de Sonny Anderson et des Nuits sonores. Vincent Carry, lui, ne voudrait tout de même pas se faire plus royaliste que le roi. S'il conçoit volontiers que le festival a contribué

à *“bouleverser les représentations”* et à *“créer un nouvel imaginaire, donnant à voir une autre façon de vivre la ville”*, il tient à rappeler que les projets de réhabilitation de Confluence étaient bien antérieurs aux Nuits sonores –tellement qu'ils avaient fini par devenir de véritables serpents de mer à mesure que les projets se succédaient sans enclencher le moindre coup de pioche. Là où *“l'urbanisme transitoire”* semble devenu le nouveau concept à la mode, lui préfère parler d'*“interstices de la réurbanisation”*, prenant pour exemple l'Hôtel-Dieu où les Nuits sonores s'installèrent en 2012: *“On se situe entre la fin d'une histoire, celle qui en a fait une maternité et un centre hospitalo-universitaire jusqu'en 2010, et le début d'une autre, qui la transforme en centre commercial, avec son hôtel de luxe et la Cité de la gastronomie. Le festival suit les mouvements de la ville.”* C'est certainement ce qui s'est produit quand le festival a domicilié certaines de ses nuits les plus marquantes aux usines Fagor-Brandt. Fleuron de l'histoire ouvrière de Lyon, nichés dans un autre grand quartier en pleine mutation, Gerland, les anciens hangars à frigidaires et lave-vaisselle étaient devenus le site iconique du festival, depuis 2017. À cette période, une génération –plus *do it yourself* que la précédente– se met

à regarder tout ce que l'hexagone compte de friches industrielles et d'usines désaffectées comme autant de lieux à investir. Peut-être pour jouir enfin d'un morceau de Berlin ou de Brooklyn, à quelques stations de tram. Peut-être par inconscient: si la création artistique est, par essence, désargentée et nomade, c'est dans les lieux de l'ancienne classe ouvrière qu'elle a toute sa place. Dans cette scénographie de murs en béton et de halls

immenses recouverts de graffitis (un doberman XXL, quelques Schtroumpfs pas au meilleur de leur bleu), Flore a présenté, l'an passé, un live audiovisuel. Quatre murs de projection servaient à accentuer l'immersion en techno. C'était l'après-Covid avec tout ce que cela implique: *“Ça dansait et de manière nettement plus engagée que jamais. Pas de temps à perdre, on fait la fête. C'était un public plus conscient des enjeux de l'époque –les questions liées au féminisme, la visibilité des communautés LGBT, l'écologie.”* De fait, quand on l'interroge sur l'annonce de l'arrêt des Nuits sonores à Fagor pour migrer vers le site de la Mulatière d'ici mai 2024, la musicienne préfère regarder au-delà: *“Je ne suis pas forcément attachée à cet endroit. Si on joue la carte de l'urbanisme transitoire, il faut bouger. Savoir que les lieux ont plusieurs vies, ça me paraît pertinent. Surtout, ça permet de ne pas se sentir arrivé quelque part, non?”* Un avis que ne partage pas forcément Michel Lussault, qui y voit l'occasion manquée de *“sanctuariser”* les usines Fagor comme un temple de la culture à Lyon –elles sont finalement appelées à devenir un entrepôt pour les transports en commun de la ville. *“On a besoin de maintenir des espaces polyvalents, plastiques, adaptables, qui soient dédiés à la vie artistique, justifie le géographe. Les villes en manquent de plus en plus, et Fagor-Brandt, de par son volume et son histoire récente, correspondait parfaitement à ce besoin. Pourquoi ne pas pérenniser le site comme une grande base arrière pour le monde de la culture, à Lyon? En faire une sorte de lieu 'provisoirement permanent', comme peut l'être la Friche de la Belle de Mai, à Marseille, depuis 40 ans? Il faut passer à une nouvelle étape de l'urbanisme transitoire, à l'heure où les sites disponibles se font de plus en plus rares pour cela.”*

L'énergie souterraine du moment

Sur la terrasse du centre commercial face à la gare Part-Dieu, Kirara, DJ de 23 ans programmé cette année au Sucre, contemple les tours en verre de sa ville

d'adoption. À le voir, parfaitement à l'aise sur une dalle de béton, face à un *food store* d'un genre quasi américain, on se dit qu'il a trouvé une direction. Lui a mis le cap sur Lyon dès 2018, pour des raisons liées à ses études dans le *game design*. Au départ, un jeune Antibois qui se cherche une identité et aussi une grande ville de nature à accepter sa singularité. C'était le cas quand il s'est mis à la recherche d'une initiation à l'art peu connu du drag. *“Quand je tombe sur la page d'un collectif de drag basé à Lyon, ce que je vois n'a rien à voir avec l'image lisse de la télévision. Les perruques sont cheap, les fringues bariolées. Ce sont des crasseuses punk et ça me plaît encore plus de les rencontrer.”* Autrement dit, Kirara a trouvé dans la capitale des Gaules l'énergie souterraine du moment. Quand iel se transforme en merveilleuse drag-queen, iel amène derrière ses platines le devoir de surprise et cette sensation du monde d'après. Les nouveaux noms qu'on s'échange dans les interstices –Maelita, Vel, le rappeur Ashe 22, Lazuli...– savent très bien tout ça. Pour l'heure, cette jeune génération s'est choisie pour place forte, le Boomrang, tiers-lieu adossé de la Croix Rousse, au plafond décoré d'une photo du rappeur Kaaris en concert. Il y a deux décennies, c'est ici que les activistes squat tenaient les murs, que les collectifs phares comme High Tone défendaient la culture *sound system* de Jamaïque et le dub. Rencontré sur la place du Gros Caillou, Dom Peter, batteur de ce groupe important, préside désormais aux destinées de l'excellent label Blanc Manioc. L'esthétique electro coupée à la sono mondiale prolonge cette histoire. Il a beau observer ce quartier, autrefois populaire, comme un révélateur de la gentrification, il ne dit pas que c'était mieux avant. Plutôt: *“Toutes ces nuits ont permis à Lyon de devenir moins chauvin, moins dans l'entre-soi des petites chapelles et plus dans l'accueil des autres. Des interstices de la ville et de la culture, qui ne se connaissaient pas forcément, ont appris l'hybridation.”* Kirara: *“C'est bipolaire,*

Lyon. D'un côté, tu as l'impression qu'il s'agit de la ville la plus polie du monde avec des visages un peu fermés. De l'autre, quand tu sors et que tu te constitues ta géographie, ton noyau de proches, tu découvres qu'on fait la fête de manière extrême, ici. Plein de gens cherchent la surprise, le mix qui te sort de tes habitudes. Il y a une ambiance qui a sans doute été accentuée par la techno.”

Pendant ce temps, à Confluence, la prison est devenue un campus de l'université catholique de Lyon, et chaque nouvelle tour, sortie de terre, repousse les limites de l'excentricité. Le quartier Confluence est devenu un véritable prolongement du centre urbain, avec ses bureaux haut de gamme, sa grande galerie commerciale, le siège du conseil régional, son musée futuriste, et ses petits parcs remplis de jeux pour enfants. Modèle de rénovation post-industrielle, Confluence fait office d'emblème du renouveau lyonnais, une vitrine prisée des urbanistes du monde entier, qui viennent y étudier les secrets de ces nouveaux *“écoquartiers”*. Jeudi soir, Sylvana, 40 ans, est heureuse de pouvoir se rendre au Heat, sur les coups de 22h30, afin d'y siroter une bière en découvrant une DJ locale aux platines. Devant la console, les étudiants dansent mécaniquement. *“Le quartier est bien plus festif depuis qu'il s'est urbanisé, il y a toujours de quoi faire, même le dimanche soir!”*, dit-elle en méditant sur la suite de sa déambulation. Ce sera peut-être la Sucrière, ou bien la péniche du Bellona Club, également à proximité. *“Désormais, on consomme les boîtes comme on consomme les réseaux sociaux!”*, s'amuse Sylvana sans penser à sa journée de télétravail du lendemain. Et la suite pour les Nuits sonores? Vincent Carry réfléchit à voix haute: *“Chaque époque à ses propres friches. Et à mon sens, Amazon laissera sur le carreau des dizaines de friches commerciales. On verra à quoi elles ressemblent.”* ● TOUS

PROPOS RECUEILLIS PAR BB ET J-VC

Merci à Guillaume Duchêne



Usine Fagor-Brandt

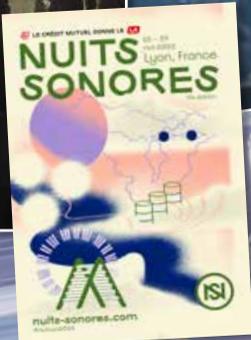
Judi 18 mai
La Sucrière
(l'esplanade)
de 16h à 18h

“Désormais, on consomme les boîtes comme on consomme les réseaux sociaux”

Sylvana



Kirara



20 ANS DE FÊTES

Souvenirs en images.

Par Marion Bornaz, Denis Chaussende, Gaëtan Clément, Laurie Diaz et Brice Robert



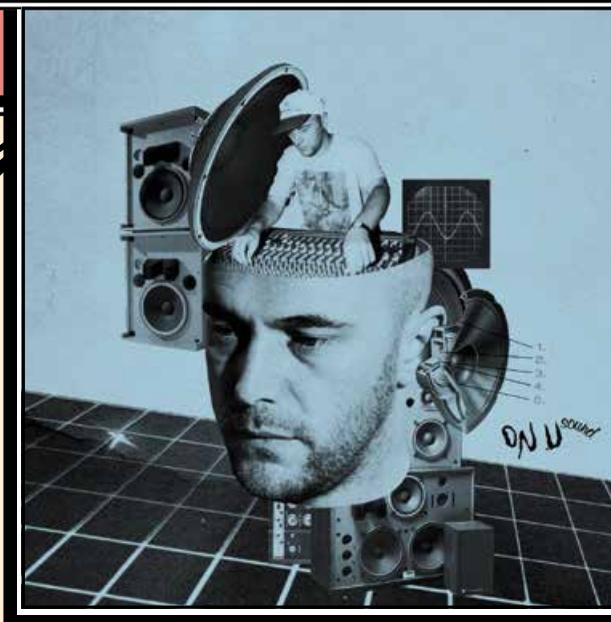
ADRIAN SHERWOOD

“À travers le sound system, c’est le collectif qui s’exprime”

Au départ, un petit blanc du Buckinghamshire, en Angleterre. Tombé dans la musique, et les basses qui fracassent dès le plus jeune âge, le garçon est encore loin de se douter que les *sound systems* des Caraïbes pourraient enfin “brûler Babylone”, mais ça viendra. Musicien, DJ, producteur et patron du label On-U Sound, **Adrian Sherwood** a écrit une révolution souterraine. Ces jours-ci, il redonne à cette musique hybride une sacrée modernité avec un excellent nouveau African Head Charge. Quand un mur du son sait faire l’union entre reggae, punk, hip-hop, rock industriel et techno acide, forcément, c’est politique.

PAR JEAN-VIC CHAPUS ET SIMON CLAIR /
PHOTOS: ON-U SOUND

Samedi 20 mai
La Sucrière
(l’esplanade)
de 19h45 à 20h45



A la mort récente de votre ami, Mark Stewart –leader de The Pop Group et intimement lié à votre label On-U Sound–, vous avez écrit: ‘Travailler avec Mark tenait de la rééducation par le son. Passer du temps en studio avec lui, c’était comme désapprendre ou contourner les règles établies pour expérimenter ensuite.’ Quel genre de personnage était-il? Certaines personnes écoutent de la musique folk et trouvent qu’il n’y a rien de plus parfait. D’autres préfèrent, quant à elles, le reggae ou le funk, pour des raisons liées à leur sonorité ou leur rythme très particuliers... Mark, c’était différent. Il pouvait écouter du funk, des sons jamaïcains, le rock allemand de Neu, du métal à la Black Sabbath ou encore du David Bowie. Pour lui, les choses étaient claires: il fallait tout exploser, pour ensuite tout recomposer différemment, faire des collages, etc. En plus de cela, il a toujours été un parolier incroyable. Alors, bien sûr, Mark n’a pas vécu dans l’opulence. Il faisait même partie de ces artistes très influents qui ne percent jamais commercialement. Pourtant, les gars de Portishead l’adoraient, Nick Cave et Nine Inch Nails pareil. Et que dire de Tricky? Tricky n’aurait pas été Tricky s’il n’avait jamais écouté Mark Stewart...



Vous vous souvenez de votre première rencontre? Entre mes 17 et mes 20 ans, je suis ‘junior partner’ d’une maison de disques indépendante: Carib Gems. Mes associés sont un gros Jamaïcain et un Indien. Comme on n’a pas de distribution, c’est à nous d’écouler nos productions. Tous les vendredis, je roule jusqu’à Bristol, avec des vinyles plein mon van. Arrivé sur place, je me tape la tournée des disquaires locaux, qui termine par un passage à la boutique Revolver. C’est là que je vais croiser Mark. À l’époque, c’est un grand adolescent de 13 ou 14 piges avec le visage bouffé par l’acné. Il est superenthousiaste et incollable sur des groupes industriels pointus: Throbbing Gristle, ce genre de truc. On a immédiatement accroché. Un autre grand souvenir avec lui, c’est de le voir débarquer chez moi en 1981. Il se met à hurler de sa grosse voix éraillée: ‘Mec ! Je veux qu’on enregistre un truc ensemble!’ Moi : ‘OK, Mark! Super idée, mais est-ce que tu sais quel son tu veux?’ Il me sort alors une petite cassette enregistrée par ses soins pendant un concert de Jah Shaka –paix à son âme, lui aussi– et il me la fait écouter en mimant les sons *Boum! Tchak! Vrrrrr!* La cassette est saturée, et évidemment plus que mal enregistrée. Dessus, il y a des morceaux super, mais j’ai vraiment cru que la chaîne hi-fi allait péter. Moi: ‘Tu veux que je produise un album de *steppers reggae*, Mark? C’est ça?’ Il me fixe,

superétonné:
‘Du *steppers reggae*?
Non, je veux juste que
tu me fasses ce son!
Ce son explose tout!’
Plus tard, ça donnera
l’album *Learning
with cowardice*
(sorti en 1983, ndlr).

**Avez-vous vécu
une épiphanie qui
expliquerait votre
attrance pour ce
son très lourd du
reggae et du dub?**
Non, c’est plutôt

lié à une succession d’évènements. D’abord, j’ai perdu mon père alors que je n’avais que 5 ans. Puis celui qui est devenu comme un père de substitution pour moi, c’est Joe. Quand il m’a pris sous son aile, Joe tenait ce club, le Newlands Club, dans ma ville de High Wycombe. Au départ, c’était un club soul, mais très vite, il a accueilli un *sound system* reggae. Et c’est là que j’ai commencé à passer des disques, à partir de 1972. En un sens, je suis fier d’avoir joué ici quelques années avant que David Rodigan (*peut-être le DJ le plus célèbre d’Angleterre en matière de reggae et dancehall, ndlr*) ne s’y produise pour la première fois, en 1979. Mais ne perdons pas le fil... L’autre partie de ma culture vient de l’école que j’ai fréquentée. Elle était plus mixte, socialement et ethniquement, que les autres établissements du Royaume-Uni. Parmi mes potes de l’époque, il y avait un gars de Saint Vincent, d’autres de Jamaïque ou des Antilles, des Italiens, des Pakistanais, des mecs de Trinidad, de Sierra Leone, et Bernard, un gamin polonais avec qui j’ai gardé contact. Avec mes amis, Travis et Winston, on avait pris l’habitude de pas mal sortir. Ça commençait par des soirées improvisées, chez les uns et les autres. Ensuite, on prenait le train, direction Luton pour rallier le California Ballroom, un club spécialisé soul. Après la soirée, on restait dormir chez les parents de la petite amie de Travis –une famille

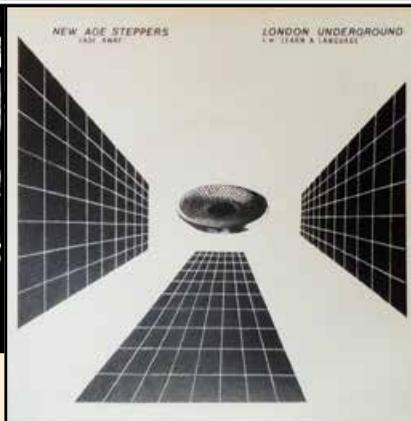
jamaïcaine– et le matin, tu entendais dans leur salon le *1000 volts of Holt* de John Holt. Un réveil idéal...

La culture des *sound systems* jamaïcains va-t-elle vous offrir un point de vue alternatif sur le monde?

Avec mes potes, on était trop jeunes pour rentrer dans certaines soirées, mais derrière la porte on entendait les grosses basses des *sound systems* vibrer. Quand tu sens les murs trembler, tu rêves de découvrir l'envers du décor. On aimait la soul et la pop, mais avec le reggae de cette époque, il y avait ce truc d'entendre une musique avec un gimmick. Et puis, ça parlait souvent de cul. Prenez une chanson comme *Big 5* de Prince Buster, les disques de Judge Dread ou le *Dr. Kitch* de Lord Kitchener, ils sont salaces. Pour des ados de 13 ou 15 ans, c'est intéressant (*sourire*). À côté de ça, je me mettais à écouter aussi du funk américain : James Brown, The Fatback Band. Et à force d'acheter plein de disques et de préférer parfois les faces B aux faces A des 45 tours, je commence à faire un peu le DJ.

Qu'avez-vous pensé de *Small Axe*, la minisérie sur cette histoire peu connue des communautés originaires des îles des Caraïbes implantées en Angleterre réalisée par le cinéaste Steve McQueen? Fantastique, vraiment fantastique!

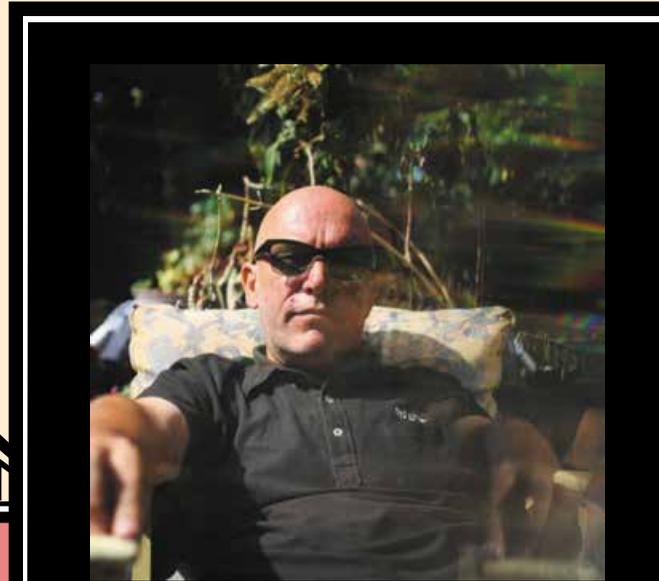
Cette série représente parfaitement l'ambiance que j'ai connue. Tous les personnages de *Small Axe*, je les ai croisés dans la vie réelle. Vous vous souvenez de l'épisode dans lequel la musique de Dennis Bovell (*producteur de référence au Royaume-Uni en matière de dub, reggae et lovers rock, ndlr*) est mise au premier plan? Dans cet épisode, on suit une jeune fille de 17 ans qui fait le mur du domicile familial et va rejoindre une fête en appartement. On la voit danser et flirter toute la nuit sur la musique des *sound systems*. Puis, au petit matin, elle quitte la fête et va rejoindre l'église, comme si de rien n'était. C'est exactement comme ça que ça se passait: à travers la musique, les filles d'origine jamaïcaine cherchaient à quitter le monde, très formaté, que la société leur imposait: soit elles finissaient comme leurs mères, à moitié tarées et religieuses, soit elles se faisaient



mettre enceinte par un gars du quartier. Peut-être parce qu'à part la musique et les fêtes, il n'y avait aucune possibilité d'échapper au déterminisme social.

Diriez-vous que les musiques reggae, dancehall et dub restent indissociables d'un appel à faire la révolution? J'ai eu la chance de connaître ce moment où certaines fêtes avaient lieu dans des maisons de particuliers, puisque les clubs n'accueillaient pas vraiment de soirées

“Quand tu sens les murs trembler, tu rêves de découvrir l'envers du décor”



reggae. Les *sound systems* étaient placés à l'intérieur ou, de temps à autre, dans les jardins. Si vous connaissiez les bonnes personnes, on vous laissait participer. Dans le cas contraire, tout le monde vous regardait avec l'air suspicieux: ‘*Qui c'est ce mec qu'on ne connaît pas? Un flic?*’ Sur place, vous pouviez croiser des gamins qui connaissent la loi de la rue, mais également des vieilles Jamaïcaines de 75 ans révolus. Il y avait une atmosphère géniale. Et on mangeait très bien: poulet, poisson, riz et haricots rouges... La musique avait le pouvoir de tout faire basculer. Exactement comme Steve McQueen a su si bien le représenter dans sa série. Bon, je n'ai jamais prétendu être noir ou prendre un faux accent jamaïcain histoire d'appartenir au truc.

EREZ AVISSAR

Parmi les rencontres fondatrices de votre vie, il y a celle avec Prince Far I (*toaster* et producteur de dub jamaïcain) que vous aimez appeler ‘*mon mentor*’. Qu'est-ce qu'il a de particulier à vos yeux? Prince Far I m'a offert de la crédibilité dans le milieu du reggae. Le début de notre amitié date du moment où lui et ses potes jamaïcains me sollicitent pour que je sorte un des disques vraiment pourris qu'il avait dans son catalogue. Problème: je n'aime rien de ce que j'entends. Par contre, il y a un autre disque de lui qui sonne beaucoup plus dur. J'ai dû le persuader que c'était celui-là qui pouvait le lancer en Angleterre. Lui: ‘*Mais c'est trop agressif, trop sombre. Qui pourrait acheter ça?*’ Moi: ‘*Non, bien au contraire, c'est brillant et de toute manière je te laisse tous les bénéfices des ventes.*’ Marché conclu. Pour marquer le coup, j'ai fait presser six *dubplates* (un disque microsillon en acétate fragile, gravé en un seul exemplaire à destination d'un *sound system* qui en a la propriété exclusive, ndlr) que j'ai voulu donner à un *sound system*

sur Birmingham qui s'appelait Jah Massigan, tenu par un dénommé Adolphus. Grâce à ces *dubplates*, il a gagné un important concours de *sound system* de la région des Midlands. À la suite de ce truc, quand je suis retourné dans les quartiers chauds de Birmingham –et dieu sait qu'il en existe–, Adolphus a toujours fait en sorte d'éviter que je me fasse dépouiller. C'est ce qui arrive souvent aux blancs maigrichons qui traînent trop dans cette partie de la ville... Grâce aux *dubplates* de Prince Far I, je suis intouchable.

Il paraît que vous étiez avec Prince Far I, du côté de Westbourne Grove, à Londres, la nuit où vous avez entendu une de vos productions jouées à la radio pour la première

ADRIAN SHERWOOD

ADRIAN SHERWOOD



“Prince Far I m’a offert de la crédibilité dans le milieu du reggae”

fois de votre vie. Vous pouvez nous raconter? Il faut se remettre dans le contexte de l’époque. À la fin des années 1970, l’Angleterre n’a que trois chaînes de télé et les programmes s’arrêtent net le soir, avec ce message: *‘Bonne nuit et à demain. N’oubliez pas de jouer l’hymne national, etc.’* Résultat: tout le monde a pris l’habitude de sortir. Certains vont au pub, d’autres dans les clubs. On peut aussi préférer zoner dans les centres commerciaux. Dans les boutiques ouvertes la nuit, les commerçants ont allumé leur radio. Et c’est comme ça qu’un soir, en rentrant dans une petite boutique avec Prince Far I, on entend la voix de l’animateur John Peel sortant des enceintes: *‘Ce soir je vais vous passer un des meilleurs disques anglais que j’ai entendu. Ça s’appelle Dub from creation (première production signée Adrian Sherwood pour le groupe Creation Rebel, ndlr).’* Il l’a passé trois fois de suite. Historique! Prince Far I était vraiment content pour moi et ça a lancé ma carrière. C’est assez drôle, car ce disque, Geoff Travis, le patron du label et des boutiques Rough Trade en Angleterre, me l’avait refusé au départ: *‘Désolé mon vieux, je n’aime pas cette musique, je ne peux rien te prendre...’* Cinq semaines après la diffusion chez John Peel, je me pointe de nouveau chez Rough Trade à Londres et là, Geoff Travis m’apostrophe: *‘Oh, mec! J’aimerais te commander 400 exemplaires de Dub from creation. Est-ce que je peux?’* *‘Mais bien sûr que tu peux, Geoff, bien sûr...’*

Est-ce que vous vous sentez à l’aise dans cette Angleterre post-Brexit? Le Brexit a été un désastre sur tous les plans et je ne me suis jamais autant senti

éloigné de notre classe dirigeante qu’aujourd’hui. L’Angleterre est devenue une sorte de grand marché financier, sans aucun sens et sans aucune régulation, qui n’amuse plus que ceux qui viennent de l’univers de la finance. D’ailleurs, notre Premier ministre actuel, Rishi Sunak, vient du monde de la banque d’affaires, exactement comme votre président Macron, même si lui a le mérite d’être un des seuls politiciens à avoir tenté une négociation pour éviter cette horrible guerre en Ukraine. Il n’y a plus que des banquiers et des tendances de gouvernement de plus en plus à droite. Les réfugiés qui quittent leur pays en savent d’ailleurs quelque chose. Le monde entier est dans un état très délicat. Il faut tout rebâtir: des programmes sociaux, l’accès au logement, notre rapport à la nature.

Pensez-vous que ce retour du dub, que l’on observe parfois dans le paysage de la culture club, ait quelque chose à voir avec l’époque que l’on vit? En un sens, on a l’impression que l’histoire que vous avez connue en Angleterre à travers les scènes punk, puis reggae était une réponse au thatchérisme... Cette musique a toujours été parfaite dans des moments très politiques de notre histoire. Même quand le dub est instrumental, il reste politique. C’est une musique qui galvanise les foules et donne l’impression –de manière inexplicable– que le monde pourrait devenir un endroit meilleur, si on se réunissait tous. À travers les *sound systems*, c’est la force spirituelle du collectif qui s’exprime. Néanmoins, il nous manque un truc fondamental: des incarnations nouvelles. Depuis que les grands du genre comme Lee ‘Scratch’ Perry ont disparu, il nous faut du sang neuf pour redonner un avenir à cette musique. ● PROPOS RECUEILLIS PAR JVC ET SC

La culture rayonne

Les Grandes Locos rassemblent

MÉTROPOLE

GRAND LYON

À partir de 2024

Les grands événements culturels et artistiques dans un lieu unique !

le festival des cultures queer

Intérieur Queer



interieurqueer.eu

13
—
16

JUILLET - LYON